Robert Dion, *Une distance critique*

Jean-François Plamondon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/3255>

DOI : 10.4000/studifrancesi.3255

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 500-502

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-François Plamondon, « Robert Dion, *Une distance critique* », *Studi Francesi* [En ligne], 170 (LVII | II) | 2013, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 31 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/3255> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.3255>

Ce document a été généré automatiquement le 31 janvier 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Robert Dion, *Une distance critique*

Jean-François Plamondon

RÉFÉRENCE

ROBERT DION, *Une distance critique*, Québec, Nota Bene, 2011, pp. 265.

- 1 Professeur à l'Université du Québec à Montréal et directeur de la revue *Voix et images*, Robert Dion décide ici de réunir des articles déjà parus dans diverses publications européennes et américaines «dont la diffusion est en général très restreinte, à peu près nulle au Québec» (p. 7). Ce type d'ouvrage n'est pas toujours une réussite par manque de cohérence et de cohésion entre les sujets traités. Dans le cas de Dion, il donne plutôt l'idée d'un parcours intellectuel original où les articles se répondent, s'inspirent les uns des autres. Divisé en cinq parties, *Une distance critique* conduit en effet le lecteur à la découverte des sujets privilégiés par Dion depuis quelques années, notamment sur le biographique, sur Berlin et sur le roman québécois de l'extraterritorialité. En analysant deux romans québécois de la fin des années 1980, *Les silences du Corbeau* d'Yvon Rivard et *Le bateau d'Hitler* de Pierre Turgeon, Dion aborde «la mondialisation des cultures sous l'angle de la représentation de l'espace étranger dans le roman québécois récent» (p. 14). Sujet d'autant plus intéressant puisqu'il semble que les petites cultures peinent à sortir de leur propre représentation quand elles essaient d'en peindre une autre. La difficile appropriation de l'altérité est mise en jeu dans cet exercice et peut éventuellement avoir un impact sur son propre espace identitaire en provoquant l'éclatement du sujet. Mais la démonstration de Dion est autre, elle entre aussi en dialogue avec Patrick Imbert qui avait traité le sujet dans un ouvrage sur la mondialisation culturelle paru en 2004: «Le roman québécois de l'extraterritorialité, tel qu'il s'incarne dans les deux exemples que j'ai analysés, ne correspond pas, me semble-t-il, à l'image d'une fiction mondialisée qui, pour le dire comme Imbert, «redistribue[rait] les rapports de pouvoir et change[rait] les constructions identitaires en images de soi multiples» (p. 26). Les liens du sujet ancré dans son territoire pourraient ainsi créer un type d'échange singulier avec l'altérité, du moins, quand on la compare à une autre expérience de l'extraterritorialité, celle de l'écriture migrante, où

le sujet se fragmente comme une multitude de possibles. Dion s'attache ensuite à une lecture fine et touchante du *Triptyque des temps perdus* de Jean Marcel qui, à l'époque où il enseignait encore la littérature médiévale à l'Université Laval, vivait déjà en transgression des couches temporelles sur la complexité desquelles on construit nos civilisations. Si dans le premier article de Dion, je voyais une démonstration supplémentaire de «l'aplatissement de la planète», pour reprendre les propos de Friedman, avec Jean Marcel, c'est le temps qui perd de son épaisseur et qui laisse le passé communiquer directement avec le présent. Marcel explique ainsi les leçons que nous pouvons recevoir du passé et la relation qu'il entretient avec ses personnages du Haut Moyen-Âge: «c'est une sorte d'ascèse qui consiste en une abolition de la distance qui nous sépare du passé: pour moi, ces gens dont je parle [Hypathie, Jérôme, Sidoine] sont de parfaits contemporains. Voilà pourquoi je voyage facilement de 1967 au ^ve siècle: c'est que pour moi tout est contemporain» (p. 30). Et c'est précisément ce que Dion tente de faire ressortir, l'imaginaire de la chute de Rome du ^ve siècle correspond à l'imaginaire de la fin d'un monde contemporain au lecteur du ^{xxi}e siècle, où le souvenir n'a rien à voir avec le devoir de mémoire. Dion poursuit ensuite sa recherche sur la représentation de l'altérité en analysant deux romans posttréfendaires qui explorent le continent américain. Comme une quête de soi dans cet immense territoire hostile à la langue française, les protagonistes sont confrontés à l'altérité linguistique et le narrateur à la représentation de la langue de Shakespeare. Après une étude bien commentée, Dion arrive à une étonnante conclusion: «Contrairement à de nombreux textes québécois qui se déroulent à Montréal et qui, par souci de réalisme, font place à l'anglais afin de rendre compte de l'envahissement de l'espace francophone par la langue de l'autre, les romans de LaRue et de Poulin sont des œuvres 'conquérantes'» (p. 63). Même si le français est positivé comme «la langue des solidarités individuelles, comme celle des relations vraies et surtout, des identités composites» (p. 64), je n'arrive pas à soutenir que *Volkswagen blues* est un roman conquérant. Comment un Québécois lancé sur un territoire dont le français n'est plus qu'un lieu de mémoire, comment une Amérindienne qui décide d'immigrer en Californie, comment chacun de ces représentants de peuples vaincus d'Amérique, dont l'un retrouve enfin son frère après la traversée du continent, un frère amnésique qui ne sait même plus parler français; comment une telle trame peut-elle sembler une conquête? Qu'à cela ne tienne, on peut trouver dans nos faiblesses de quoi nous valoriser: «Tout bien pesé, la Californie n'offre que le mirage d'une société multiculturelle et c'est peut-être Montréal, ville au faible pouvoir assimilateur, qui constitue en terre d'Amérique l'endroit le plus favorable à l'expérimentation de la diversité» (p. 64). La Grande Sauterelle qui décide de rester à San Francisco parce qu'elle «pensait que cette ville, où les races semblaient vivre en harmonie, était un bon endroit pour essayer de faire l'unité et de se réconcilier avec elle-même» (*Volkswagen blues*, pp. 317-318) semble contredire Dion. Bien que mon interprétation s'éloigne aussi de celle du professeur de l'UQAM, sa lecture sur l'usage de l'anglais dans la littérature québécoise est riche en réflexions.

- 2 Tout naturellement, la deuxième partie de l'essai prend le relais en rappelant, à la manière de Gérard Bouchard, que si l'élite québécoise était restée depuis le début de la colonisation attachée à l'Europe, le peuple, lui, s'était converti rapidement à l'Amérique. Cette observation qui me semble fort juste s'inscrit tout à fait dans ce qu'écrivait d'ailleurs Jacques Languirand dans sa préface à sa pièce *Klondike*, lui qui, comme un membre de l'élite, découvrait tardivement son américanité. Dans un très bel article, Dion décide d'explorer le relais européen de la littérature québécoise des trente

dernières années, époque où les chercheurs et écrivains se sont surtout tournés vers l'expérience américaine. À partir de l'œuvre de trois essayistes, Pierre Vadeboncœur, Jean Larose et André Belleau, Dion pose des remarques conclusives qui rappellent à quel point le concept d'Europe n'est pas porteur des mêmes poids symbolique et affectif selon l'un ou l'autre des essayistes. La France comme culture de référence pour les uns, conserve toutefois une relation ambiguë avec celle du Québec. Culture sœur, la culture française est aussi par définition une culture rivale et aînée. Peut-être faudrait-il s'en détacher définitivement, s'en détourner carrément afin de puiser l'essence de la culture québécoise. À leur manière, n'est-ce pas sensiblement ce que la plongée dans le continent américain des dernières années a tenté de faire, créer de nouvelles références et enraciner la culture québécoise dans le continent qui est le sien? L'auteur d'*Une distance critique* pose aussi des pistes intéressantes pour des recherches à venir: «il y aurait lieu d'étudier le discours sur la référence européenne de l'intérieur du discours sur l'américanité» (p. 87) et voit-il aussi un intérêt à prolonger une réflexion sur le caractère latin du Québec, ce qui permettrait de «rétablir des passerelles entre la France, l'Europe latine, et les pays d'Amérique du Sud» (p. 87). Loin de ces préoccupations latines, l'auteur poursuit plus loin sa réflexion sur l'européanité de la littérature québécoise avec une toute autre approche, c'est-à-dire en misant cette fois sur la présence du discours culturel allemand dans la revue «Liberté». On sait que Dion est un germanophile et c'est avec passion qu'il écrit ces pages bien articulées. La suite du livre est tout aussi stimulante mais ne regarde plus l'espace francophone d'Amérique. Le lecteur sera par exemple ravi de suivre Dion dans ses réflexions sur Anne Garréta, Michel Houellebecq, Charles Baudelaire ou Franz Hellens, mais cela ne touche pas le programme de la présente section de «Studi francesi», c'est pourquoi je la passerai sous silence. On me permettra en terminant de faire ressortir une très grande qualité de Dion, celle de tenir un discours critique qui met en évidence que la littérature québécoise n'est plus autoréférentielle. Les champs littéraires nationaux sont apparemment en perte d'influence à cette époque où nous n'avons plus en bouche que le mot «mondialisation». Certes, cela peut noyer des petites cultures mal préparées, en revanche elle peut aussi permettre d'ouvrir un dialogue entre les cultures. Et, en lisant Dion, on a l'impression que la littérature québécoise a atteint une maturité aujourd'hui incontestable et c'est peut-être en cessant de la comparer avec elle-même qu'on lui offrira la plus belle preuve de sa maturité.